

Avec "Mount Olympus", Jan Fabre propose 24h non-stop de folies théâtrales

GUY DUPLAT, ENVOYÉ SPÉCIAL À BERLIN Publié le lundi 29 juin 2015 à 12h30 - Mis à jour le lundi 29 juin 2015 à 20h26



SCÈNES

Jan Fabre repousse plus loin les limites du théâtre, étire le temps, pour offrir 24 heures non-stop d'un spectacle d'une folle énergie. Avec 27 acteurs/performeurs/danseurs, ses « guerriers de la beauté », il plonge aux racines des tragédies grecques. « Mount Olympus » se conclut par une danse d'anthologie applaudie debout pendant 40 minutes.

Samedi 16h, à la Festspiele de Berlin. « *Veillez éteindre les gsm. Bonne après-midi, bonne soirée, bonne nuit, bonne matinée, bonne journée* ». C'est parti pour une expérience unique, culottée. Dans les couloirs, des lits ont été préparés pour ceux qui veulent dormir. Dans le jardin, des tentes et des guinguettes où se restaurer quand on le veut. On peut entrer et sortir à sa guise.

Le spectacle viendra cet hiver à Bruges et Anvers et en septembre 2016 au Kaaitheater à Bruxelles.

Dimanche 16h, le marathon s'est terminé par une danse d'anthologie. Tous les performeurs peinturlurés des cheveux aux pieds en taches de couleurs vives, comme des tableaux de Pollock, se lancent dans une bacchanale endiablée de 30 minutes, sous une musique techno, comme dopés par un excès d'extasy et d'électrochocs, sous le regard de Dionysos et sa femme. Le public de Berlin, debout, les a ovationnés pendant 40 minutes. Où ont-ils encore trouvé tous cette énergie ! Le public a eu le sentiment de participer pendant 24 h à un rituel envoûtant, un voyage quasi religieux vers d'autres zones de notre monde. Et le public loin de partir, voulait encore rester.

Bilan de 35 ans de Fabre



Le théâtre a une longue tradition des marathons (on se souvient de Peter Brook jouant toute la nuit le Mahabarata dans la carrière de Boulbon à Avignon), mais ici, Jan Fabre se fixait un défi encore plus radical. Il veut étirer le temps, changer notre perception de la durée, nous emmener au moment où les endorphines nous dopent et nous font entrer dans état au-delà de la raison. Une sorte de catharsis.

Vingt quatre heures de spectacle total, préparé pendant un an, avec des répétitions quasi journalières de 10h du matin au soir, comme 12 spectacles « ordinaires » qui seraient mis bout à bout, et joués par 27 acteurs/performeurs/ danseurs de toutes les nationalités et âges. Des jeunes pleins de beauté et de talent (Sarah Lutz, Mélissa Guérin, etc.), des révélations (Andrew Van Ofstade en Dionysos) ou des anciens qui n'avaient plus joué pour Fabre depuis des années, comme son égérie Els Deceukelier et Marc Moon Van Overmeir. « Mount Olympus » est une sorte de bilan de 35 ans de création par Jan Fabre (57 ans), comme un pré-testament.

Il a demandé à l'écrivain Jeroen Olyslaegers d'écrire un texte au départ des 33 tragédies grecques, un texte qui retrouverait l'énergie de ces « héros » et de leurs drames (chaque acteur parle dans sa langue, beaucoup en français, et tout est surtitré en anglais).

On est hors de la psychologie, dans le « ça » de notre culture, dans l'humus de nos mythes. Quand le drame côtoie la beauté, le grotesque jouxte le sublime, quand Dionysos prend le pas sur Apollon.

Goya a dessiné « le sommeil de la raison » quand on voit alors apparaître des créatures étranges. C'est ce monde là, ce « retour du refoulé » que Mount Olympus cherche. Et bien d'autres choses : d'une critique de la société à une forte dose d'humour.

D'Antigone à Médée



Tout le spectacle est parfaitement minuté, sans l'once d'une improvisation. La « fureur » des performeurs qui tous réalisent une performance hallucinante, est rigoureusement canalisée. Les spectateurs reçoivent une liste des 14 chapitres du spectacle avec leurs scènes principales où on retrouve Antigone, Médée, Œdipe, Electre et tous les autres. Avec les drames de la guerre, de l'infanticide, de l'inceste, les sentiments de douleur, de désespoir, les larmes, la beauté et la consolation.

« Mount Olympus » est d'abord un grand spectacle, très bien mené, avec des moments certes, où la tension retombe, où l'expressionnisme de Fabre peut irriter, mais alors, Fabre relance l'attention et offre des scènes d'anthologie, très plasticiennes (il est artiste plasticien, grand performeur lui-même).

Impossible de citer toutes ces scènes : la première danse pour Dionysos quand de la viande crue tombe des culottes des danseurs (il y a beaucoup de viande et de sang dans un spectacle rouge et blanc avec les tuniques immaculées des hommes et des femmes, un décor de huit tables et 33 lampes).

Il y a les danseurs qui viennent au bord de la scène lavant dans des vases leur coeur et leur foie tirés de leurs tuniques tandis qu'une soprano chante Verdi ou Schubert.

Il y a Clytemnestre et Iphigénie qui tournent à perdre haleine autour d'Agamemnon, Callas en Médée « casta diva », l'extase de Cassandre dans un tremblement douloureux.

Il y a la danse frénétique des « sacs de couchages », les danseurs qui se peignent comme les Indiens en guerre, qui luttent enduits complètement d'huile d'olive, et ceux qui lancent en l'air, sans fin, des paquets de viande montrant l'absurdité de ces guerres et du « *sang appelle le sang* ». Des moments d'émotions pures aussi : on pense au peuple grec quand Philoctète pleure : « *Je n'ai rien d'autre à vous offrir que ma blessure.* »

Le cordon ombilical



Jan Fabre met ses acteurs à nu dans tous les sens du terme. Certaines scènes sont plus sexuelles mais alors traitées avec humour comme toutes les possibilités de faire l'amour avec un arbuste, le sirtaki des hommes nus, ou lorsque quatre danseuses extraient lentement de leur vagin un long cordon ombilical d'ADN ou lorsque tombe de leurs sexes, l'œuf du renouveau du mythe. L'obscénité est dans la guerre pas dans les corps.

Jan Fabre appelle ses danseurs, des « *guerriers de la beauté* » et leur demande de repousser leurs limites comme lui repousse les limites du théâtre, comme dans le « théâtre de la cruauté » d'Antonin Artaud.

L'épuisement peut surgir quand les performeurs sautent à la corde (qui est une chaîne de métal) pendant vingt minutes ou tournent en rond jusqu'à l'évanouissement.

C'est un torrent d'images qui se succèdent, mais la fatigue peut arriver. Vers cinq heures du matin, la salle est largement clairsemée. Autour, dans les couloirs, des gens dorment. Ils reviendront peu à peu, pour les huit dernières heures.

Jan Fabre pense qu'en ces temps de restriction, de crise, d'anti-culture, il était important, au contraire, d'offrir plus et d'explorer nos tréfonds mythiques.

« Mount Olympus » cumule toutes les folies, les excès et les beautés de Jan Fabre comme si on entrainait dans son cerveau. Pour les spectateurs comme pour les performeurs, il y aura eu un avant et un après « Mount Olympus ».

« Mount Olympus » sera joué à Amsterdam, Rome, Séville, Gennevilliers. Au Concertgebouw de Bruges le 5 décembre, au Toneelhuis d'Anvers le 30 janvier et au Kaaaitheater de Bruxelles en septembre 2016.

« On a tout détruit, il faut maintenant payer »



L'écrivain Jeroen Olyslaegers a rédigé le texte de « Mount Olympus ». Il nous raconte cette expérience : *« Il y a cinq ans, Fabre m'a demandé si ce projet m'intéressait. Impossible de refuser un défi si gargantuesque. J'ai lu les 33 tragédies grecques et j'ai suivi un an de répétitions avec les performeurs. Les tragédies sont si vastes qu'aucun panorama ne peut en donner l'ensemble. Chaque acteur pouvait choisir un monologue de son choix. J'ai tout réécrit en faisant table rase. »*

« L'idée est celle de Dionysos qui s'attaque à la raison humaine. Il nous dit qu'il y aura toujours une facture à payer pour nos folies et nos erreurs. Nous vivons aujourd'hui des temps tragiques où nous devons payer un siècle d'industrialisation. La nature va nous prouver sa force et nous envoyer ses comptes. Nous vivons dans l'aveuglement, dans un désir douloureux de normalité, mais Dionysos répète que le délire est plus important que la raison. On ne peut pas vivre dans la normalité si on refuse de voir la planète sur laquelle on vit. On a tout désacralisé, tout détruit, il faudra maintenant payer. C'est cela la leçon actuelle des tragédies. »

Il a suivi ces répétitions journalières qui commençaient à 10 h par une séance de yoga pour se terminer parfois à 23 h. *« Les spectateurs sont invités à participer à un rituel, à entrer dans une solidarité des guerriers de la beauté. On peut entrer dans le cerveau de Fabre et partager y compris son insomnie chronique du rêve-éveillé. Mount Olympus est son spectacle le plus autobiographique. »*

Jeroen Olyslaegers voit Mount Olympus (impayable en soi) aussi comme un cadeau : *« Un rituel doit être un cadeau. Par les temps qui courent, on a besoin de générosité. Notre vie culturelle est en danger, il faut réagir en offrant plus de culture. »*

Le spectacle est un exercice sur le ressenti du temps. *« Tout le monde répète qu'il n'a pas le temps. Le temps est notre dominatrice SM, sadique. Les 24h de Mount Olympus peuvent nous libérer du temps. Il y a dans le mot de radicalité, celui de racines. »*

« Il faut lâcher prise, en suivant l'exorcisme sur scène, les fantômes d'Oedipe et les autres qui nous transmettent leur énergie. »